entre la préfecture du Nord et la mairie de

le. Il est inexact que le préfet ait arrêté les grands vaux de la ville et que le dissentiment porte sur la stamination des eaux de la Deûle. Il s'agit d'une

tamination des eaux de la Deble. Il s'agit d'une stion de budget.

Le préfet a fait des observations à la mairie de le sur la situation financière de la ville qui accuse déficit de 800,000 fr. depuis 1882. Le préfet a refusé sanctionner certaines délibérations du conseil mu-jual taut que le délieit "aura pas été comblé soit des économies à réaliser, soit par des ressources vrelies à créer. Il a fait, de plus, des observations istòrielles.»

L'Echo publie la note suivante :

mees présentes. »
L'affaire du Conservatoire. — Devant la
L'affaire du Conservatoire. — Devant la
réfecture et l'administration municipale, la quesno du Conservatoire est évidemment rejetée au
cond plan et ne présente plus qu'un intérêt assez

latif. Néanmoins, nous voulons ténir nos lecteurs **au** urant de l'enquête qui a été commencée jeudi, r M. Lenepveu, inspecteur de l'enseignement

inusical.

M. Lenepveu, qui est arrivé, joudi, dans notre ville par l'express de midi, est descendu à la préfecture où il est l'hôte de M. Saisset-Schneider.Le local du de bureau du conseil genéral a été transformé en cabinet pour ce juge d'instruction administratif. C'est là que la plupart des professeurs du conservatoire ont défilé joudiet ont eté appelés à déposer sur les faits dont ils avaient pu avoir comaissance.

connaissance.

Disons immédiatement que ces messieurs se sont bornés à répéter les faits qui sont dans le domaine public et à déclarer à M. l'inspecteur qu'il trouverait à se renseigner plus exectement auprès les élèves de M. Schillio, le professeur incriminé

dos elèves de M. Schillio, le professeur incriminé et des parents de ces elèves.

M. Lenepveu a donc dirigé de ce côté son enquéie: plusieurs élèves et les parents de ceux-ci, notamment M. Carpentier père, ont été entendus vendrecii. On comprendra que nous ne puissions donner un compte-rendu des dépositions. Disons cependant que, d'une manière générale, il semble résulter des témoignages que le professeur en question usait tout au moins de moyens d'intimidation blamables pour obliger ses élèves à lui acheter un violon dont le prix minimum était de 300 francs environ, et pour les contraindre à prendre des leçons particulières, naturellement bien rénumérées. D'autres faits, se référant à des questions de cadeaux plus ou moins obligatoires, auraient également été soulevés.

Le vol du Grand-Hôtel de Lille. - Le chevalier d'industrie Leclereq, qui s'était fait une spécialité du vol dans les chambres d'hôtel, vient de comparaitre devant la Cour d'assises de la Sarthe. Cet individu pénétrait dans les chambres pendant la journée, se blottissait sous le lit, puis, quand le locataire était couché et dormait, il fouilitait dans les poches et sur les tables et s'emparait de tout ce qui lui tombait sous la main. Leclereq a commis ces délits en France, en Allemagne, en Belgique, en Angleterre.

Selgique, en Angleterre.
Il était prévenu d'une quarantaine de vols de ce-cearre et en avouait dix-luit autres! Des plaintes itaient portées contre lui à Bar-le-Duc, Sedan, Lille, imiens, Tours, Strasbourg, Nancy, Laon, Il aurait cut-être continué longiagne, se cyaloire, si un Amiens, Tours, Strasbourg, Nancy, Laon. Hauratt pent-tire continué longtomps ses exploits, si un horloger de Mayet, dans la Sarthe, descendu à l'hôtel de Paris, au Mans, ne s'était éveillé au moment où Leclercq, venant de le voler, prenaît la fuite. L'alarme fut donnée; Leclercq sauta par une fenètre et eut la malchance de tomber entre les bras du maître d'hôtel, qui le livra aux gendarmes. Ce Leclercq, qui a reçu une excellente instruction et parle couramment plusieurs langues, a été condamné à cinq ans de réclusion, malgré les efforts de Me Ajone, son défenseur.

## CHRONIQUE COLOMBOPHILE

Tous les dimanches, la société le Pigcon roubai-ien, établie chez Louis Deregnaucourt, rue Inker-nann, 176, fera des expositions de pigeons voyageurs.

Dimanche 8 décembre, elle exposera les sujets des amateurs suivants . MM. Louis Deregnaucourt; Joseph Daucoine et Désiré Clément.

## PETITE CORRESPONDANCE

A. F., jeune homme intéressé, — Avec la loi de trois ans vous ne pourrez profiter du depôt de frère au service pour vous exampler. A. L. Lya-lez-Lannoy. — Vous êtes libre de subir le sort en France à 22 ans, ou en Belgique à 19

ans.
A. V. — Yous pourrez choisir votre corps en de-rangant l'appel.

#### PAS-DE-CALAIS

La grève de Rollepot peut être considérée comme crainée. A la suite de nouvelles entrevues qui out a lieu merçadi soir, les ouvrières du Comptoir de Industrie linière out accepté la réduction de sulaire qui avait provoqué la grève. Les ouvrières n'ayant casé le travail que pour appuyer les revendications le leurs femmes et de leurs filles qui travaillent avec ent à l'usine, la grève n'avait donc plus de raison l'étre.

delre.

Joudi matin, le sifilet d'appel de l'usine a donc sonmé à 5 houres 1/2 l'heure du travail. Les dévideuses
etles cardeusee, à pen près au complet, se sont prèsentées aux portes de l'usine et se sont remises à
l'ouvrage. Les ouvriers ent fait preuve d'un peu moins
d'empressement, mais un certain nombre se sont
présentés à l'usine à 8 heures 1/2 et la reprise a du
étre complète vendredi matin.

A Benvillers-an-Bois, les ouvrières et onvrièrs de
la bonneterie Beudin, tout en continuant lu grève,
seclaraient jeudi être très fachés d'avoir quitté le
travail. Dans ces conditions, la grève ue tardera pas
à prendre fin, si elle n'est déjà terminée.

BELGIQUE

L'interpellation Bara sur l'affaire Pourbaix.

M. Lejoune a achevé jeadi, à la Chambre sa tridémonstration en réponse à l'injurieuse et menougre interpellation de mons Bara : il a prouvé en
tial et que la Sarcté ou plutôt son chef, M. Gautier
Rause abusait de ses fonctions en employant des
gents proventeurs de troubles, agents dont lui, du
noins, savait la conduite, et que ce même Gautier a
rompé le parquet et ses chefs du gouvernement, len
e cachant de ceux-ci, en les induisant en errour, en

ninistère n'a connu que trop tard le rôle des Pour aix : à la Sûreté seale la honte des fautes commi-es, et rien n'était plus juste, dès lors, que l'exècution e M. Ganije

baix: a la Sareté seule la houte des l'autes commises, et rien n'était plus juste, des lors, que l'exécution
de M. Gantier.

Après le mnistre est venu M. Janson quis'est livré
aux variations les plus tapageusos et qui n'en a pasfuir: il a bruyamment pris le monde entier, la patrie
fuir: il a bruyamment pris le monde entier, la patrie
fuir: il a bruyamment pris le monde entier, la patrie
fuir: il a bruyamment pris le monde entier, la patrie
appello Enti tenone l'indigne ces ministres tené
contre toute la vérité, d'imputer à ces ministres tout
l'odieux de cette affaire.

Vendredi, M. Janson a continué.

M. Janson retrace les débuts de la carrière de
Pourbaix. Au début, il âtuit agent électoral et allait
trouver les sommités du parti catholique pour leur
offir ses services.

ler les sommues du pari ses servicests, fut arrêté à la tête de la colonne sauchait vers le charbonnese pour arrêter le tra-du de la Carter, di de la Carter, di ndit que la Súrsié ne couvrait pas les agents qui adit que la Súrsié ne couvrait pas les agents qui

proche au gouvernement que son ignorancins faits est une feinte comédie. (Proteste

M. Hittali Crie: August, tando olongée).
M. Jaxsox prétend que M. Lejeune a très mal dé-du sa cause: ses arguments se retournent contre i. (Vices interruptions à droite.) Il fait l'histori-te du procès de Mons. La Chambre parait visiblement lassée et donne des

vers, ii ait qu'il lat élève dans cette perversité par le ministère.

M. Devolder proteste avec indignation.
M. Jasson clame : Aujourd'hui vous le trainez jans la bone après l'avoir cultivé pendant longtemps, Protestations à droite.

M. Jasson dit que la grande majorité qui appuie la abinet actuel est sur le point de disparaître; celui, ci été batta à une grande majorité aux récentes ôlecions de Bruxelles et de Virion.
Au cours des débats, M. Janson dit qu'il est à croire que le ministre Devolder s'est donné un brevet d'impécilité. (Grand mouvement à droite, où on proteste tree indignation.)

eec indignation,) M. Devolder se lève et déclare à M. Janson qu'il ime mieux être imbécile que menteur. M. Bara somme M. Devolder de retirer le mot

lais s'est solvié de attaqué M. Janson dit qu'il avisera et ajoute que les revers lectoraux du ministère sont dus à l'affaire Pourbaix.

electoraux du himistere sont dus a raine. La Droite proteste). Sur la demande de M. Janson, la séance est sus-pendue à 4 h. 10. À la reprise, M. Janson continue son discours qui roule constamment sur l'affaire des mouchards. Rien

bule constamment sur l'affaire des mouchards. Rien signaler, la scance est levée à cinq houres et demie au miseu d'une vive animation. (M. Eeman, Bara, Pateroster et d'autres membres forment groupe en cauant avec animation. M. le président est au centre de groupe. Il est décide que certaines paroles de M. liciar à l'adresse de M. Eeman, ne ligareront pas u compte-rendu de la sèance.) Aujourd'hui M. Jacobs prendra la parole. M. Houcau est également insert. L'Al'issue de la séance, le calme le plus complet rénait aux abords du Palais. H n'y a eu ni attroupenents ni tentative de manifestations.

Jeudi, vers sept heures, une bande s'est promenée

nents ni tentative de manifestations. Jeudi, vers sept heures, une bande s'est promenée n ville. Elle a «manifesté» rue du Trône, devant maison de M. Woeste. C'est le seul incidént de la

in maison de M. Weeste. Cest le seut incadent de M. Sofrée.

Menin. — Les funérailles de M. l'abbé Ch. Moulaert, vicaire de St-Vaust, à Menin, ont cu lieu hier, au miliou d'une affluence considérable.

Nous avons dit les qualités éminentes de ce savant, resté toujours si modeste, maigré les succès retentissants de ses œuvres. Nous avons parié de sa bonté, de sa charité, de sa sollicitude pour ceux qui souf-frent. La foule énorme qui suivait son convoi, et où so mélaient les riches et les pauvres, les paissants et les humbles, a été un éclatant témoignage rendu à ses hautes vertus.

Ca n'est pas seulement la ville de Menin qui pleure M. l'abbé Ch. Moulaert, mais la Flandre tout entière, dont il étoit l'un des plus glorieux enfants.

Rarement on vit tristesse plus sincère, deail plus général. Tous les corps constitués de la ville étaient la ainsi, que le cellège et un grand nombre de sociétés; on remarquait aussi beaucoup de notabilités du pays, de la levée du corps, été faite, et la messe dite par la les corps.

ys. La levée du corps a été faite, et la messe dite par le chanoine Delbar, entouré d'un nombreux clergé. An cimetière, un discours a été prononcé, dans le quel on a retracé la carrière si belle, mais trop court du regretté vicaire de St-Vaast.

Contrai. — Commission médicale. — Par arrêté royat du 26 novembre, M. le docteur A. Maos, de Heale, est nommé membre correspondant de la commission nacidatel provinciale de la Flandre cecidendentale, en remplacament de M. le docteur Lebon, de Courtrai, dont la démission est acceptée.

La conférence esclavagiste a tenu, hier, une

ourte séauco Elle s'est occupée en premier lieu de diverses uestions relatives à la publicité de ses travaux insique à la marche des délibérations des deux com-sisteines.

unsi qu'à la marche des délibérations des deux com-nissions.

Eile a recu ensuite notification de l'arrivée de d, le baron de Brocchetti, capitaine de vaisseau, qui été nommé délégaé d'Italie.

La Société antiesclavagiste britannique et étran ère, la Société pour la protection des races abori-ènes et la Société établie en vue de prévenir la demo-alisation des races nègres résultant du traite des quears fortes ont, par l'intermédiaire de S. E. lord Tvian, fait hommage de leurs publications à la con-rence et se sont mises à sa disposition pour lui varnir tous les renseignements qui pourraient lui teo utiles.

ournir fous les renseignements qui pourraient l'attre utiles.
Cette communication a été accueillie avec beaucoup l'intérêt par la Conférence.
Le président a donné connaissance d'une adresse rotée par les sociétés antiesclavagistes allemandos lans la réunion qu'elles ont tenue le 26 novembre, à cologne. Cette adresse exprime les sympathies les clus vives pour l'œuvre de la Conférence.
La Stauley Society d'Hoboken, dans l'Amérique du Kord, a également fait parvenir [4]. l'assemblée une diresse qui contient les voex les plus chaleureux pour le succès de ses travaux.

ETAT-CIVIL. - ROUBAIX - Déclarations de naissa

que vous nous rendrez?

chemin des Phalempin. — Hortense Carrain, il ans, sans profession, rue du Moulin-Fagot. — HEM. — Déclarations de naissances du ter au 30 novembre. — Germaine Jacgere, hameau du Petit-Lamoy. — Jeanne Dubranfaut, rue Privrès. — A de la comparation de la comparation

GRAND THEATRE DE ROUBAIX. — Direction: Alix Officier d'Ac. (2° année). — Dimanche 3 décembre 1889.—Bureaux à 5 h. 14. — Rideau à 6 h. 000. — Pour les débuts de M. Davrincourt, grand premier rôle en tous genres. — It représentation de : MARCEAU OU LES ENFANTS DE LA REPUBLIQUE, drame en 5 actes et Jubleaux, par les la company de la compan

THEATRE DE ROUBAIX. — Direction : L. Béquet. — Samedi 7 novembra 1889. — Bureaux A 7 h. 187 — Rideau A Gadoppi. — Une seule représentation de: POUR LA PATRIE, grand-opéra en 4 actes et 7 tableaux, paroles de M. Maurice Drack, musique du célèbre maëstro Verdi. — On commencera par : LE SECRET DE L'ONCLE VINCENT. opéra places ordinaire etc., musique de M. LoyinCENT. opérales ordinaire etc., musique de M. LoyinCENT.

con par. LE SECRET DE L'UNCLE CAUCHE CONTROL C

THEATRE POPULAIRS, situé à l'angle des rues Watest de Croix (fort Sion). — Administrateur : J.-B. Daquen noy. Gursan à 6 h.1g — Rideau à 7 heures. — Dimanche Sciencher 1889. — Se représentation du grand succes: LE PETIT JACQUES, grand drame en 9 actes, par M. Williams Busnick, La petité J. Gérosé joucaite fels du Petit Jacques Vu l'importance de l'ouvrage, il sera joué eul. — Prix de places: l'erméres, 6,60 ccit.; secondes, 6,40 cent.

HEATRE DES MENUS-PLAISIRS. — Rue Cugnot, 6, à
l'Epeulo. — Direction: M. E. Desmettre. — Dimanche 8 décembre 1893. — Bureau à 6 h. 0/0. — Rideau à 7 h. — Reprimantation extraordinaire avec le conceurs de Man Léopouline du Théorie Franci.

L'OUR DE NESUE, drame en 5
actes et neut tableaux, pur MM, Gaillarde. — UNE
FEMME QUI SE GRISE, vaudeville en un etc. — La salte
sera chaufie. — Prix des places : Stalles 0.75 cent; promières, 0/0/1; se condes, 0/50 : troisibmes, 0/30 centimes.
Prochainment avec le conceurs de : M. Rilchet, 1 recomique

# LETALMUD

Aprés avoir été interdit maintes fois aux chrétiens, brûlé à plusieurs reprises en manuscrit, puis édité partiellement sous une forme expurgée et réduite, le Talmud, ce code sacré des Juifs, dont l'autorité a presque détrôné celle de la Bible aux yeux des fervents, vient d'être enfin mis en entier sous les yeux du lecteur français. M. Moïse Schwab, attaché à la Bibliothèque nationale, a récemment livré au public le onzième et dernier volume de la traduction laborieuse au vil avait entreprise en 1871.

Reinzeine et derhier vondine de la traduction laborieuse qu'il avait entreprise en 1871.

Entendons-nous toutefois. Il y a Talmud et Taimud. Celui que M., Schwab nous présente n'est que le Talmud de Jérusalem, le premier des deux par ordre d'ancienneté, mais le moins populaire, le moins touffu et, disons-le tout de seite le moins deux par ordre d'ancienneté.

nite, le moins absurde.

Dans celui-la, la *Mickna*, ou le texte propre-Dans celui-là, la Mickna, on le texte proprement dit, qui est simplement un recueil de décisions des docteurs formé à la fin du second siècle après Jésus-Christ et divisé en plusieurs traités, est accompagné d'une Ghemara (commentaire ou glose) rédigée vérs 380, à Tibériade : c'est pourquoi on l'a nommé Jérusalemite. Dans l'autre, au contraire, c'est-à-dire dans le Talmud de Babylone, la Ghemara n'est qu'une compilation hétérogène émauant des écoles de Sora, de Néhardén, de Poumbeditha, et rédigée vers l'an 500. C'est cependant cette dernière version qui a été adoptée par la Synagogue; aussi est-elle représentée par un grand nombre de manuscrits et par un total de quarante-quatre, éditions au moins tandis que l'on nombre de manuscrits et par un total de qua-rante-quatre éditions au moins tandis que l'on n'a de la première qu'un manuscrit mutilé et quelques rares éditions. Il semblerait donc que c'est du Talmud baby-onien que le mublic austeur.

lonien que le public curieux d'aujourd'hui au-rait le plus d'intérêt à connaître intégralement ratt le plus d'interet à connaire integralement le continu. M. Schwab en a jugé autrement, séduit sans doute par l'autiquité relative de la version de Jérusalem, par sa supériorité littéraire ou historique, mais peut-être aussi par cette raison toute simple qu'elle est plus facile se foire secuted et la la facile de la consente de la facile de la consente de la face de la f

cette raison toute simple qu'elle est plus facile à faire accepter du lecteur moderne.

En effet, il avait commencé par publier parallèlement une traduction des deux Ghemava: le traité des Berakheth a paru ainsi sous sa double forme en tête de la traduction française. Puis il a changé d'avis, et n'a plus donné que la première. A-t-il reculé devant les observations des chefs de la Synagora, ou devant les tions des chefs de la Synagogue, ou devant les énormités du texte ? Pourtant la version qu'il a choisie en contient déjà d'assez jolis échantil-ons, et il ne parait pas homme à vouloir les es-

quiver.

Mais atteindra-t-il le but qu'il se proposait mas attenura-t-il te but qu'il se proposar par cette option quelque peu intéressé? Luimème raconte, dans son introduction, qu'un docteur en droit de ses amis, et de ses coreligionnaires, bien entendu, sachant « quel est l'amalgame bizarre d'opinions contraires émises dans cette vaste engyclopédie » (voilà un bien gros mot, et une assimillation peu flatteuse pour l'enyre de prédilection de nos philosophes) pour l'œuvre de prédilection de nos philosophes)

lui avait demandé franchement à propos de son

« C'est une question à laquelle il attachait ce

double sens: Ce projet est-il utile? Et peut-on révéler tout!?

« Voici ce que nous lui avons répondu, ajoute-t-il. C'est parce qu'on ignorait quel était le contenu de Talmud, et parce qu'on ne pouvait le lire qu'on lui attribuait les maximes les plus insensées et qu'on prétendait, par exem-ple, qu'il autorise à boire le sang humain. Il importe donc de le faire connaître, sans reti-

Assurément, c'est de la bonne foi. Mais peut-être cette bonne foi provient-elle d'une certaine Assurément, c'est de la bonne foi. Mais peut-étre cette bonne foi provient-elle d'une certaine dose d'aveuglement, ou tout au moins de can-deur. Quoi! Parce que le Talmud de Jérusalem ne contient pas les mille et une insanités de la version officielle et populaire, cela suffira pour en faire un livre véridique, moral, édiflant, une source historique de haute valeur, un ou-vrage scientifique (car on lui prête toutes ces qualités réunies, et à ce point de vue M. Schwab a été encore dépassé par M. Arsène Darmesà été encore dépassé par M. Arsène Darmes-teter, dans un récent article de la Revue des

a été encore dépassé par M. Arsène Darmesteter, dans un récent article de la Revue des Etudes juives 1)
Je veux bien qu'on n'y lise pas tous les traits justement relevés et dénoncés par Auguste Rohling, qu'on n'y voie pas le roi des Juifs tressant les cheveux d'Eve, puis pleurant comme un péché grave la ruine du temple de Jérusalem et criant pendant les trois parties de la muit: « Malheur à moi ! car j'ai laissé dévaster ma maison et emmener mes enfants ; » ni les larmes de ce Dieu pénitent occasionnant des tremblements de terre en tombant dans la mer; ni les démons composés d'eau et de feu, ou d'air, ou de terre, s'accouplant avec les humains et se multipliant comme eux; ni le géant Og, qui mangeait chaque jour deux mille boufs et arrachait en un tour de main une montagne de trois lieues de tour ; ni la transmigration des âmes des juifs, faites seules de la substance divine: ni le paradis réservé à cette race privilégiée, tandis que l'enfer est le partage des autres peuples; ni l'hypocrisie permise, ni le vol toléré du moment qu'il n'est, pas au détriment d'un juif; ni le meurtre approuvé quand il s'agit d'un étranger, c'est-à-dire d'un chrétien; etc., etc. Toutes ces petites aménités, et d'autres plus difficiles à reproduive en français, sont le pro-

etc. Toutes ces petites aménités, et d'autres plus difficiles à reproduire en français, sont le propre du Talmud de Babylone.

Mais le Talmud de Jérusalem, s'il contient un peu moins de fables, ne nous montre pas le judaisme déchu sous un jour beaucoup plus favorable. C'est encore la religion de la haine et l'exclusivisme. Elle n'enseigne ni l'amour des hommes ni l'amour de la divinité. Le Dieu qu'elle apprend à redouter n'est grand, n'est beau, n'est digne de louange que parce qu'il est le Dieu des Juifs. Ce n'est pas lui, c'est ellemème qu'adore cette nation égoïste et farouche. Et sa théologie, sa morale consistent uniquement dans une série d'observances minutieuses, quelques-unes pridicules, d'autres parfaitement ment dans une série d'observances minutieuses, quelques-unes ridicules, d'autres parfaitement déplacées. Etre pur pour se présenter au temple, tout est là. Et n'allez pas eroire qu'il s'agisse de la pureté de l'âme. Non; pour l'homme et pour la femme surtout, l'innocence consiste à n'être pas souillé par une goutte de sang impur. Il y a tout un traité consacré à démèler le sang pur de celui qui ne l'est pas, le cas où l'on est contaminé de ceux où l'on est indeune!

Mais il est question de bien autre chose qu Mais il est question de bien autre chose que de cette incommodité en elle-même. La Ghemara ne parle d'un bout à l'autre que d'examens, de recherches, de constatations, et cela avec une crudité de terme, avec un matéralisme de pensée absolument révoltants. C'est de la médecine, nous dit-on; c'est de la physiologie. Et l'on part de la pour nous donner le Talmad comme ayant des visées scientifiques (il serait impossible, il est vrai, de trouver ailleurs un semblant de fondement à cette audacieuse assertion, qui n'est qu'une mauvaise excuse). Et bien! non, la science ne consiste pas en descriptions inconvenantes. Le médecin sonde par devoir certaines misères du corps humain, mais il voir certaines misères du corps humain, mais il ne s'y complait pas; il étudie pour guérir, non pour étaler cyniquement les mystères de la na-ture. Et puis il s'agit bien de médecine dans

tout ce traité.
C'est le Talmud de Jérusalem, c'est-à-dire le C'est le Talmud de Jérusalem, c'est-à-dire le plus raisonnable et le plus réservé des deux, qui renferme ces jolies choses, je le répète, car l'on pourrait s'y tromper. Et en bien d'autres endroits il blesse également la décence. Sa ca-suistique pousse la subtilité jusqu'à l'enfantil-lage. Les docteurs imaginent des cas impossi-bles pour avoir le plaisir de les résoudre, et laurs pénonces sont un tissu d'arguties mès des-

lage. Les docteurs imaginent des cas impossibles pour avoir le plaisir de les résoudre, et leurs réponses sont un tissu d'arguties près desquelles tous les excreices de scolastique la plus raffinée seraient un jeu d'enfant. Par exemple, ils décident que l'ivrogne qui boit tout un jour sans interruption pèche moins que celui qui boit à cinq ou six reprises dans la journée. Et pourquoi l' parce que le premier, du moins ne pèche qu'une fois.

Cela rappelle tout à fait la philosophie de certains refrains bachiques. Je ne parle pas des sentences suspectes au point de vue de la stricte probité, ou de l'humanité, ou de l'honneur; encore moins de celles qui vont à l'encontre des vérités de la foi chrétienne. Il faut dire, toutefois, que les propositions blessant directe-tement la religion révélée, en un mot, celles que nos pères et les Juifs eux-mêmes quand il s'agissait de leurs croyances, appelaient des blasphèmes, se trouvent ici en moins grande quantité qu'on ne le croirait, Les a-t-on éliminées pour sauver la partie essentielle du texte, quantite qu'on ne le croirait. Les a-t-on cumi-nées pour sauver la partie essentielle du texte, à l'époque où le Talmud était menacé de dispa-raitre? Ou bien les rédacteurs ont-ils voulu traiter le christianisme par la méthode du dé-dain et du silence? dain et du silence?

En tout cas, le livre entier ne renferme pas

une assertion aussi forteni aussi grossièn une assertion aussi forte ni aussi grossièrement inexacte que le « blasphème » de son ¡anegyriste : « On sait que l'idéal du bien le plus élevé que puisse concevoir l'esprit humain, dit M. Darmesteier, peut être revendiqué par le Talmud, et que toutes les pensées morales qu'on lit dans les Evangiles couraient depuis longtemps les rues de l'écusalem ».

Mais non, cent fois non, on ne le sait pas, et espreis pour me tout esserge quijeux de l'angles cours de l'angles de l'angles par les sergis pour me tout esserg quijeux de l'angles de l'angle

Mais non, cent fois non, on ne le sait pas, et je serais, pour ma fart, assez curieux de l'apprendre. J'ai toujours entendu dire et constaté par moi-mème que l'égalité des hommes, la charité, la pauvreté volontaire, et toutes les idées morales qui ont enfanté la civilisation moderne avaient été importées sur la terre par l'Evangile. Qu'on me cite des faits; qu'on raisonne au lieu d'alléguer, et alors je pourrai répondre à cet audacieux défi. Mais jusque-là j'estime que ce serait une peine bien inutile. L'Evangile comparé au Talmud! Mais à quelle page donc, dans quel chapitre de ce livre si pur, si élevé, si sublime, trouvera-t-on des fables grotesques et des légendes enfantines comme celles que je citais ou des descriptions physiologiques d'un caractère si inconvenant?

ractère si inconvenant?

Sur le point de savoir si le Talmud autorise
à boire le sang humain, c'est-à-dire, au fond,
à perpétrer l'acte abominable connu sous le nom à boire le sang humain, c'est-à-dire, ai tond, à perpétrer l'acte abominable connu sous le nom de « meurtre rituel » (ce que les juifs appellent dans leurs publications, la calomnie du meurtre rituel), il était plus facile à M. Schwab d'avoir raison. Nous savions déjà que rien de semblable ne se trouve actuellement dans la Michne ni dans la Ghemara, ni dans la version de Jérusalem, ni dans celle de Babylone. Mais les écrivains qui ont signalé et flétri cette horrible coutume l'ont presque toujours donnée comme imposée par une tradition orate, perpétuée de génération en génération, et non par un texte quelconque. Par conséquent, le silence constate du code judaïque ne prouve absolument rien sur le fond de la question. On peut dire cependant que l'ensemble du Talmud, comme tous les livres du peuple d'Israël, dénote, sinon le goût du sang, au moins l'absence très marquée de l'horreur du sang qui caractérise les nations modernes. Le juif selon le Talmud, est familiarisé avec l'idée du sang sous toutes ses formes. Ceci ne peut détraire la série des faits ani dispontent en la tradition d'inmud, est familiarisé avec l'idée du sang sous toutes ses formes. Ceci ne peut détraire la série des faits qui démontrent que la tradition d'imnoler un enfant chrétien aux approches de la Pâques et de mêler quelques gouttes, quelques parcelles de son sang aux azymes distribués à tous les Juifs pratiquants, a existé en Orient, ainsi que dans une partie de l'Europe, et qu'elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

rest perpetues jusqu'à nos jours.

J'ai pris la peine de vérifier moi-même toules les citations de textes historiques réunies à
les aujet par M. Henri Desportes, dans son réleur et très curieux livre sur le Mystère du
lang chez les Juifs de tous les temps, et je dois
léclarer qu'à part deux ou trois inexactitudes de traduction ou de renvoi (Anicium traduit par Annecy, au lieu du Puy; Actasancta mis par Annecy, au lieu du Puy; Actasancta mis pour Acta sanctroum. etc.). et ces citations sont scrupuleusement exactes. Il est rapporté en termes précis, et par cent chroniqueurs ou biographes d'époques et de pays tres divers, contemporains ou témoins dos faits, que des enfants chrétiens ont été mis à mort par des Juifs, à Blois en 1071; à Norwich, en 1131 et 1235; à Glocester, en 1160; à Paris, en 1179 et 1181; en Alsace, l'an 1220; à Munich, en 1225, 1285, à Fulda, en 1236; à Londres, en 1230; à Lincola, en 1255; à Wissembourg, en 1260; à Pforzheim, en 1261; à Mayence, en 1283; à Oberzheim, en 1261; à Mayence, heim, en 1261 ; à Mayence, en 1283 ; à Obervesel, en 1286 ; à Berne, en 1287 ; à Remkein, en 1302 ; à Wizzens, en 1303 ! à Prague, en 1305 ; et ainsi de suite, à des intervalles plus ou moins rapprochés, jusqu'au dix-huitième

Or, l'autorité des chroniqueurs est généraleor, fautorite des enfonqueurs est generale-ment admise sur tout le reste : il faut donc ad-mettre ces faits comme authentiques, ou reje-ter en bloc toutes les chroniques anciennes, c'est-à-dire toute l'histoire du moyen-âge. Plusieurs des innocentes victimes ainsi immolées en haine des innocentes victimes ainsi immolées en haine du nom chrétien ont été placés par l'Eglise sur ses autels, et leur canonisation ne s'est pas faite sans de minutieuses enquêtes, sans la démonstration pleine et entière de la vérité. Enfin des meurtres tout récents, notamment celui de Tisza-Ezslar, dont les auteurs, acquittés par un jugement scandaleux, ont été formellement condamnés par l'opinion publique, et la saignée de Breslau, partiquée l'année passée genere par condannes parl opinion publique, et la saignée de Breslau, pratiquée l'année passée encore par un juif du nom de Bernstein, reconnu officiel-lement coupable celui-la, forment les derniers anneaux de cette chaine sanglante. Il est donc bien prouvé qu'elle se perd dans la nuit des tempes et avielle présentation de la nuit des tempes et alle présentation de la nuit des tempes et au la nuit de la nuit des tempes et au la nuit de la nuit des tempes et au la nuit de la n

bien prouvé qu'elle se perd dans la nuit des temps et qu'elle n'est point brisée.

Mensonges surannés! s'écrient les juifs modernes; préjugés enfantés par les haines religieuses, par l'ignorance et le fanatisme du moyen-âge! — C'est bientôt dit, et il est très commode de crier à la calomnie. Mais à des faits et des textes il faudrait opposer des faits et des textes. M. Isidore Loeb croit démentir toutes les preuves, tous les témoignages en publiant un mémoire rédigé en 1759 par Laurent Ganganelli, alors conseiller du Saint-Office, mémoire tendant à disculper les auteurs d'un meurtre rituel commis deux ans auparavant et, d'une manière générale, tous les juifs acceusés l'une manière générale, tous les juits acccusés l'actes semblables. Eh bien! malgré tous les d'actes semonates. En tien : maigre tous ies efforts tentés, pour un motif ou pour un autre, par le prélat romain dans le but d'innocenter sur ce point le peuple déicide, il est obligé de reconnaitre au moins deux cas d'assassinats démontrés, incontestables : ceux de Simon de Trente, en 1475, et d'André de Vinnense, en 1479. N'este par suffigent la lujirgour, pour Trente, en 1445, et d'Andre de Vinnense, en 1462. N'est-ce pas suffisant à la rigueur, pour établi l'existence de la tradition? En admettant même qu'il y ait, dans le nombre, des faits controuvés ou des exagérations, n'en resterait-il pas encore trop? Et que serait-ce si tous les anneaux de la chaîne pouvaient être retrouvés,

si tous les meurtres perpétrés avaient été décou

verts et dénoncés !

Tout cela nous explique parfaitement les auto-da-fé du Talmud, si amèrement reprochés au moyen âge; les hommes de ce temps pouvaient croire et ils croyaient en effet que ce livre énigmatique, étrange, pernicieux, prescrivait de répandre le sang d'un chrétien et de le mête aux azymes de la Pâques. Nous comprenons mieux aussi, après cela, les durs traitements indivés à la vace d'Israël par la lévislation ou par fligés à la race d'Israël par la législation ou par Inges a la race d'Israel par la legislation ou par la fureur populaire. Après tout, le « peuple chrétien » était chez lui; il était bien » le maitre de protéger contre ses ennemis l'édifice social qui l'abritait. La Révolution n'entend-elle pas aujourd'hui détendre ses institutions envers et contre tous? Les juits au contraire étaient chez nous, et puisers, et aujourd'hui encore, quoique la plupart le leurs descendants renient le Talmud ou s'en inquiètent peu, quoiqu'ils vivent en apparence bien plus justement que l'Eglise, contre laquelle on a souvent invoqué le même grief, le repro-che de former un Etat dans l'Etat.

### UN ANNIVERSAIRE

Le vieux Gottlieb Schultz approchait de ses Le vieux Gottlieb Schultz approchaît de ses soixante-dix ans; ses élèves avaient tous des cheveux blanes; c'est à peine si ses vieilles mains conservaient la force de tenir un baton de chef d'orchestre aux jours de réunion, et, las d'espérer vainement la réalisation de ses rêves de jeunesse, il continuait à réver sans plus guère espérer. Il lui arrivait encore d'en-tendre, pendant ses courts sommeils de visilpuis guere esperer. Il ui arrivait encore d'en-tendre, pendant ses courts sommeils de vieil-lard, sa Symphonic infernale exécutée, comme il l'avait souhaité toujours, par un orchestre puissant, impeccable, nombreux; mais il avait un sourire d'incrédulité résignée quand l'un de ses élèves parlait de ces songes comme d'un fait à venir.

à venir.

Pourtant sa confiance, malgré les ans et les déceptions accumulés, était restée longtemps vigoureuse; mais la maladie l'avait abattue vigoureuse; mais la maladie l'avait abattue tout d'un coup. Préservé jusque-là de l'aigreur de par la naïveté de ses illusions, il fut doux et résigné quaud il eut conscience de l'injustice cruelle deschoses; il ne se répandit pas en ré-criminations amères, mais sa maladie s'ag-

Les éleves de Gottlieb s'en désespéraient : par Les eleves ac couline sen desesperaient : par un singulfer hasard, la vie ne les avait pas dispersés; tous achevaient, à Vitzlach, leur existence tranquille de bourgeois alsaciens, ni riches ni pauvres. C'étaient d'excellents musiciens, sans génie,

cetalent d'accelents musiciens, sans genie, initiés à tous les mystères du contrepoint, bons virtuoses et compositeurs corrects, assez intelligents d'ailleurs pour s'abstenir de composer. Ils confondaient dans une même vénération tendre la musique et leur vieux maître; préparaient consciencieusement, pendant toute la semaine, le concert que dirigeait Gottlieb chaque dimanche soir : désireux de le satisfaire et dimanche soir; désireux de le satisfaire et onfus d'un blame comme des écoliers. Chaque confus d'un blame comme des écoliers. Chaque année le jour anniversaire de la naissance de Gottlieb Schultz, ses élèves lui donnaient un concert. Pendant plus d'un mois c'étaient des répétitions quotidiennes, des changements de programme continuels pour satisfaire les préférences du maitre; une recherche d'exécution parfaite et une application touchantes de la part de ces sayarémies

part de ces sexagénaires.

Cette année là, ils étaient plus préoccupés encore que de coutume, à cause de la santé ébranlée du maître, de la préparation de cette solennité. Il fallait que ce lui fai une joie, une fite, ou volait le

soieninte. It attatt que ce ini îni une joie, une fête; on voulait le surprendre, lui offrir quelque chose de plus que ce qu'il entendait chaque 25 janvier, depuis près de quarante ans. Six mois à l'avance on y pensait.

Les quatre plus anciens élèves du maitre, quatre célibataires endurcis. à manies excentriques, ne méditaient pas sur d'autres sujets pendant qu'ils funaient ensemble leurs graces pines. dant qu'ils fumaient ensemble leurs grosses pipes chez Daniel Rachs, plus commodément logé que ses amis pour ces sortes de réunions.

les amis pour ces sortes de réunions.

Ils cherchaient depuis longtemps, mais leur Is cherchaient depuis longtemps, mais leur imagination, peu exercée. était lente; ils ne trouvaient point d'idées, même médiocres, qu'on eût pu améliorer, parmi lesquelles on aurait choisi, et l'inspiration qui vint à Rachs, après une trentaine de séances méditatives, sortit de son cœur et nou de son esprit.

« J'ai trouvé, » dit-il un soir tranquillement, sans que l'ampares d'une aves grande provvolle

sans que l'annonce d'une aussi grande nouvelle change at rien à sa manière lente et monotone

« Il faut jouer la Symphonie infernale, ex-iqua-t-il, telle qu'elle est écrite, avec cent nquante musiciens et deux cents choristes. cinquante musiciens et deux cents enoristes. Gottlieb Schultz ne mourra pas sans avoir entendu un chef-d'œuvre.

tendu un chef-d'œuvre,

— C'est simplement impossible! s'écria Hans
Wiesch, furieux de n'avoir pas été le promoteur d'une idée aussi excellente. Où voulez-vous
prendre trois cent cinquante musiciens capables
d'exécuter une œuvre pareille?

— A Paris. Vous savez aussi bien que moi

— A Paris. Vous savez aussi dien que moi qu'il y existe plusieurs orchestres, recrutés avec le plus grand soin, très habitués à la musique

- Je n'ai jamais entendu parler de ça! grogna Hans, qui lisait chaque semaine. I rendu des concerts du dimanche, et

FEUILLETON DU 8 DÉCEMBRE 1889. - 48

# MADANE LANGELE

Par M. GUSTAVE TOUDQUZE

Seconde Partie LIVRE QUATRIÈME

#### VII Le chagrin d'une mère

« Y a-t-il du bon sens à pleurer comme ça! Allons, Madame, faites-vous une raison; ne vous abandonnez pas. Si au moins on savait ce que vous avez l' mais tout le monde l'ignore. Il faut que ce soit moi, votre vieille bête de servante, qui vous aie surprise ainsi cachée dans votre chambre, à pleurer.

pleurer.

— Claudine, tu ne peux comprendre cela.»

Jeanne s'essuyait les yeux, honteuse d'avoir été

ven par la cuisinière, s'efforçant de sourire et de

montrer un visage calme.

« Non. Il y a quelque chose que vous ne voulez

pas dire et qui vous tracasse. Personne ne peut-il

vous consoler?

us consoler?

— Personne! » murmura la veuve d'une ix triste, et elle appuya son mouchoir sur ses vres comme pour mieux garder le secret de son

idine insista, se désolant de voir sa maitresse

« Eufin, Madame, veilà la seconde fois que je us surpeends ainsi : que vous est-il arrivé ? J'ai au chercher autour de vous, m'inquiéter, je ne is que des sujets de bonheur et de tranquilité Madame Lambelle soupira fortement, sans vou-

Si M. Gaston s'apercevait de cela, il seraitbien a Si M. Caston s'apercevant de cent, il seratoren malheureux, lui qui vous aime tant!
— Gaston! » balbutia-t-elle et elle regarda la vieille cuisinière pour savoir si ellen avait pas quelque intention cachée en prononçant le nom de son fils. Mais Claudine était incapable d'une pareille diplomatie; elle parlait à cœur ouvert, comme les paroles lui venaient, sans phrases et sans dé-

a Denuis six mois qu'il est revenu, vous devrie être tout à fait heureuse : rien ne vous manque plus. Les affaires marchent à merveille. — Ah !... peut-être ce déménagement? — Hein! c'est ça nuî vous tourmente

peut-être ce déménagement ? — Hein! c'est ça qui vous tourmente!
— Puisque nous serions mieux.
— Ah! pourça, oui, et plus grandement. C'est une fameuse idée que M. Gaston a cue la. lei, rue Saint-Honoré, vous étiez enterrée, loin du beau monde. Avenue de l'Opéra, vous serez au cœur de Paris. Et un si bel appartement! Je ne l'ai vu qu'une fois, mais j'en suis encore éblouie. Quand je me suis penchée au balcon et que j'ai aperçu à un bout l'Opéra et à l'autre la place du Théâtre-Français, il m'a semblé que je faisais un rève. Ah! ça enfonce joliment notre quartier! Pensez-donc! dix fenétres de façade, au premier étage, sur la plus belle avenue de tout Paris! Peut-être regrettez-vous la rue Saint-Honoré, où vous avez commencé; mais, Madame, il faut bien suivre le progrès, comme dit M. Gaston; il ne faut pas rester en arrière quand les autres marchent!

Jeanne ne put s'empécher de sourire en écoutant la tirade exaltée de la Savoyarde, elle qui détestait tant Paris autrefois; mais une pensée se gravait dans son esprit et elle murmurait en ellemême:

« Il faut être de son temps! Peut-être est-ce là

Son visage se rassérénait, et Claudine, to cureuse, la regardait, croyant avoir persus heureuse, la regardait, croyant avoir persuadé sa maitresse, se félicitant d'avoir chassé sa tristesse. Sans doute elle avait touché juste: Jeanne, si modeste, souffrait de quitter son log-ment accoutumé, de changer son existence étroite et ignorée contre une vie plus brillante, tout en

vue.

« Claudine, tu ne me verras plus pleurer.

— Bien vrai, Madame ? fit la servante, qui,dans sa joie, avait les larme aux yeux.

— Je serai raisonnable ; tu verras.

— J'avais done deviné ?

Peut-être! » répondit Jeanne en étouffant un soupir. Les quelques paroles de Claudide venaient de lui ouvrir des horizons nouveaux.

Les quelques paroles de Claudide venaient de lui ouvrir des horizons nouveaux.

Cettemère si heureuse du retour de son fils avait cru naïvement qu'elle allait le posséder tout entier, qu'il ne la quitteruit jamais. Le premier mois avait été charmant, absolument tel qu'elle pouvait le désirer, sans un nuage. Puis les autres mois changèrent pen à peu; Gaston, tout en se montrant toujours aussi affectueux ponr sa mère, toujours bon et prévennant, paraissait cependant sous le poids de pensées qu'il ne disait pas.

D'autres ne l'auraient pas remarqué: Jeanne qui, veillait sur son bonheur avec un soin presque ja loux, devina dans le cerveau de son enfant, peut-étre dans son cour, un insensible changement. Longtemps elle chercha à pénétrer ce secret; mais les semannes s'écoulèrent sans que le jeune homme fit ses confidences à madame Lambelle. Au contraire, plus le temps passait, plus il paraissait soigneux de cacher ce qu'il éprouvait. Il avait toujours son même sourire aimant sur les lèvres, lorsque le matin il venait embrasser sa mère; il se montrait aussi gai pendant les repas ; mais une ou deux fois la mère à attentive crut sentir de l'effort dans cette gaieté, de l'apprêt dans ce sourire.

Puis très souvent, le soir, Gaston s'absentait sous un prétexte ou sous un autre. Elle avait rêvé une union plus étroite et plus continue entre eux, une longue suite d'heures calmes passées ensemble, sans besoin de change-

calmes passées ensemble, sans besoin de changement, sans importuns. Qu'avait-elle fant pour qu'il la délaissât ainsi ? Ne se montrait-elle plus assez tendre, assez caressante, assez idolâtre ? Certes elle n'avait rien à se reprocher de ce côté-là. C'est alors qu'elle cut des idées tristes, que ses pensées se tournèrent d'un côté qu'il ne lui était pas encore arrivé d'envisager dans son existence presque claustrale de veuve précoce. Pour elle, l'architecte était resté l'enfant gâté, adoré, cajolé; par une faiblesse commune à un grand nombre de mères, elle avait oublié que son fils, devenu homme, pouvait avoir quelque affection en dehors de la famille.

Une autre se trouvait peut-être entre elle et lui Une autre se trouvait peut-être entre effe et lui. La première fois que cette pensée lui mordit le cœur, la souffrance fut réelle, poignante, toute matérielle; une plainte jalous et omba de ses lèvres. Son enfant! il était bien à elle cependant; il lui appartenait tout entier, sans réserve! Les larmes emplirent ses yeux; elle se livra à sa douleur sans vouloir se retenir, sans pouvoir la modèrer. Sans doute l'heure arrivait où elle allait avoir à soutenir une lutte peut-être plus dure que toutes celles qu'elle avait soutenines jusqu'alors. Son fils devenait homme avec les passions de l'homme et ses faiblesses; elle devrait les supporter, consentir à ne plus être unique pour lui.

fablesses; elle devrait les supporter, consentir à ne plus être unique pour lui.

Dans la solitude de sa chambre de veuve, aux heures où elle se savait seule, invisible, elle laissa souvent couler ses larmes. Patiente, courageuse, parfois brisée, elle se relevait et cachait sa désola-tion de se voir abandonnée, quand ce fils lui reve-nait souriant, le baiser aux lèvres et qu'il la ser-cait doucement dans ses bras. « Ma mère ! »

« Ma mere! »
A ce mot, tendrement pronoucé, elle oubliait
tout pour goûter l'ineffable douceur de l'houre pré-sente. Mais elle croyait qu'un danger lamenaçait;
Gaston devenait plus mélancolique, plus réveur.

uvent il semblait s'arracher à quelque beau rêve ur bonheur commun était de plus en plus me nacé. Peut-être une femme indigne s'emparait-elle du cœur ardent et naïf de son fils! Chaque jou agrandissait la plaie dans le cœur déchiré de cette Mais la souffrance restait d'autant plus forte

parais is sourrance restait d'autant plus forte qu'elle n'osait pas interroger Gaston, depeur qu'il ac lui dit pas la vérité, qu'il se refusat à ses questions, qu'il manquat de confiance en elle.

Pour la seconde fois, Claudine la surprenait lans un moment de complet accablement, avant u'elle cit le temps de s'essuyer les yeux. Mais de ette conversation jaillit pour elle une lumière jouvelle.

cete conversation jainit pour ene une immere nouvelle.

Si elle s'était trompee! si pourtant son fils n'aimait bien qu'elle! 0ù avait-elle la tête de se forger des idées semblables? Claudine avait, sans sen douter, indique la véritable raison.

Ce qui lui enlevait son fils, c'était la grande différence que le jeune homme devait trouver entre le salon de sa mère, tout parfumé de vieille honnéteté, mais rigide, ennemi des distractions, et la vie plus facile des salons modernes, les concessions faites par le monde, les mille petits relâchements du siècle. Un jeune homme devait se lasser vite de cette existence, moraie il est vrai, mais trop monotone, même dans la comdevait se lasser vite de cette existence, moraie il est vrai, mais trop monotone, même dans la compagnie d'une mère adorée et de vieux parents affectionnés. Le mal était là, sans aucun doute : comment ne l'avait-elle pas deviné plus tôt? Le jour où Gaston était venu lui proposer de quitter la rue Saint-Honoré pour l'avenue nouvellement construite entre l'Opéra et le Théatre-Français, elle cêt bion dû s'en douter. Le jeune architecte avait mis en avant toutes les raisons imaginables : le meilleur air, la vue, l'avantage commercial : c'était un indice. N'avait-il pas également endoctriné la vieille Claudine, fanatique de son maître, et qui parlait à tort et à travers de changement, de déménagement, oubliant ses vieilles haines contre la capitale!

A partir de ce moment, Jeanne Lambelle, avec son dévouement et son desintéressement habituels

changea cet intérieur austère qui lui plaisait tant, et se mit à la mode ce qu'elle avait toujours dé-testé. Elle sacrifiait ses convictions et ses goûts personnels à la fantaisie du jour, pour faire reve-nir son fils; ce serait encore le devoir une façon large de le comprendre.

large de le comprendre, Quand Gaston entendit sa mère parler de rénova-tions de réformes à faire dans la maison, il sourit, s'étonnant, la félicitant de sa jeunesse, de son entrain ; il était content de la voir abandon-uer ses vieilles idées pour aborder dans son sons.

sens.

Il s'occupa plus activement de l'aménagement intérieur de l'appartement tout neuf de l'avenne de l'Opéra, faisant abattre des cloisons, communiquer des pièces entre elles :

« Tu seras installée là pour la fin de décembre 1877, et tu pourras y recevoir plus dignement les nombreuses clientes que l'Exposition universelle de 1878 va attirer à Paris. »

Il riait, badinant à tous propos, vantant l'emplacement choisi par lui, à proximité des grands boulevards.

boulevards.

Il fallut que madame Lambelle sortit avec lui le jour où les ouvriers fixèrent au balcon les lettres gigantesques annonçant que le magnifique appartement serait occcupé par une grande conturbire.

Gaston lui montrait du doigt les carrés de papier collés en travers sur les vitres et portant l'indication LOUÉ. « Hein! comme cela fait bien? On ne te le disputera plus : il t'appartient. Alt j'ai eu assez de mal à l'avoir, surtout avec condition de l'arranger à ma guise.

GUSTAVE TOUDOUZE.

(A suivre.)